CONSIDÉRATIONS

N° 96.

SUR

QUELQUES PASSIONS PRIMORDIALES;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 7 juin 1826, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR PROSPER LEBLANC, né à Poitiers,

Département de la Vienne.

Rebus angustis animosus atque
Fortis appare; sapienter idem
Contrahes, vento nimium secundo,
Turgida vela.

HORAT., l. 2, ode 10.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1826.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER, *Suppléant.*
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND, *Examinateur.*
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, *Président.*
Médecine légale	ADELON, *Examinateur.*
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DÉSORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. LAENNEC. LANDRÉ-BEAUVAIS, *Examinateur.* RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, MOREAU, PELLETAN père, PINEL, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Maisonnabe.
Breschet.	Moreau.
Capuron.	Murat.
Chomel.	Parent du Chatelet.
Cloquet aîné, *Examinateur.*	Payet de Courteille.
Coutanceau.	Ratheau.
De Lens.	Richard.
Gaultier de Claubry, *Examinateur.*	Rullier.
Gérardin, *Suppléant.*	Ségalas.
Guersent.	Serres.
Jadioux.	Thévenot.
Kergaradec.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

MEIS PARENTIBUS.

Gratitudinis leve pignus ob innumerosa ergà me beneficia, amoremque studiosissimum.

PROSPER LEBLANC.

MEIS PARENTIBUS.

CONSIDÉRATIONS

SUR

QUELQUES PASSIONS PRIMORDIALES.

Au médecin et au physiologiste appartient la question des passions dans leur essence et leurs effets ; cette étude est tellement du domaine de la médecine, que l'examen de l'état moral est indispensable pour comprendre l'état physique, jusqu'au fort des délires fébriles. Un pareil sujet, d'ailleurs trop vaste pour être renfermé dans le cadre étroit d'une thèse, demanderait, pour être traité convenablement, une connaissance approfondie du cœur humain unie à la science médicale la plus étendue. Une tâche semblable est bien au-dessus de mes forces ; je ne parlerai donc dans cette dissertation que de quelques passions primitives, dont les effets sur l'économie animale se prêtent le plus à l'observation.

Avant de parler d'une passion en particulier, je dois définir ce que j'entends par *passion* dans un sens général. L'étymologie de ce mot *passion* désigne une douleur, ou du moins une émotion dans notre sensibilité intérieure. Les passions sont produites tantôt par une impulsion venant de l'extérieur; tantôt un penchant naturel ou instinctif leur donne naissance. On nomme plus spécialement *affections*, celles qui ne sont pas actives, telles que la tristesse : ce sont les παθηματα

des Grecs, *affectus* des Latins. Au contraire, la colère, l'ambition, etc., etc., sont qualifiées plus généralement du nom de *passions actives*. Et, comme les affections, les passions possèdent le triste privilége de rendre malade le corps non moins que l'esprit, les anciens ont pu, avec quelque fondement, donner le nom de *passion iliaque, hypocondriaque*, etc., à de vraies maladies, comme on emploie encore aujourd'hui le mot *affection* pour désigner plusieurs lésions du corps.

1.° *Du siége ou centre principal des passions.*

Comme une thèse doit plutôt offrir une suite d'observations qu'une discussion souvent stérile sur des opinions systématiques, je n'examinerai point les raisons qu'on peut apporter en faveur de telle ou telle hypothèse relative au siége ou à l'origine des passions. Il y aurait de la présomption à aborder un problème dont la solution sera difficilement donnée. Je me bornerai à dire que l'homme a dans son organisation le principe des émotions qu'il reçoit ; ses organes si délicats sont des instrumens mobiles et sensibles qui s'ébranlent au moindre choc ; ses relations sociales agrandissent la sphère de son existence morale. Le plaisir et la douleur, qui ne sont dans les diverses espèces d'animaux que des instincts du moment, laissent chez l'homme des traces durables de leur passage, la mémoire les reproduit longtemps encore après que leurs atteintes se sont fait sentir ; cette belle faculté qu'a l'homme de revenir sur ses affections, lui fournit sans cesse de nouveaux élémens de jouissance et de peine, et comme si la nature voulait lui vendre ses bienfaits, elle lui fait payer le souvenir de son bonheur par celui de ses infortunes !

Je dois exposer cependant les principales hypothèses qui ont été émises sur le siége des passions.

Le centre nerveux, près du cardia ou de l'orifice supérieur de l'estomac, qui traverse le diaphragme, a été considéré comme l'un des principaux ressorts de la machine animale et le siége de toutes

les affections que l'on rapporte au cœur. C'est au cardia et à ce centre phrénique que *Van Helmont* plaçait son archée directeur de toute l'économie, que *Buffon* établissait le foyer de la vie et de l'âme.

Idque situm mediâ regione in pectoris hæret;
Hìc exsultat enim pavor, ac metus hæc loca circùm
Lætitiæ mulcent.

LUCR., *de Nat. rerum.*

On éprouve, en effet, vers cette région précordiale, le contre-coup des passions. Il est bien manifeste que la région phrénique déploie une grande influence sur l'esprit. Les anciens y cherchaient la cause de la phrénésie, du délire, et de la plupart des maladies mentales. Tous ces effets paraissent dépendre du plexus nerveux sur l'aorte et les piliers du diaphragme, centre nerveux remarquable. Ses branches font communiquer tout le système nerveux intestinal, et communiquent des ébranlemens à toute l'économie. Le nerf trisplanchnique ne fait point exception à la règle générale quant à la transmission de la sensibilité par ses nombreux filets, plexus et ganglions ; l'argument tiré de la plus parfaite insensibilité de ce nerf quand on le traite par des moyens chimiques, mécaniques et autres, prouve seulement que cette propriété n'y est point aussi manifeste que dans les nerfs de la vie de relation. Les nerfs sont les conducteurs du sentiment et du mouvement ; ils transmettent aux muscles soumis à la volonté les ordres de cette dernière, et rapportent au centre commun des sensations les impressions qu'ils ont reçues de la part des agens extérieurs : voilà, en un mot, en quoi consistent les fonctions des nerfs de la vie animale. Les usages des nerfs trisplanchniques sont-ils les mêmes ? D'abord, pour ce qui regarde l'influence de la volonté, il ne dépend point de nous de faire cesser les contractions du cœur, de faire contracter à volonté l'estomac et les intestins ; nous n'avons pas la moindre perception des changemens que les alimens y subissent, et des nouvelles qualités qu'ils y acquièrent. On devrait conclure de là que les nerfs du tris-

planchnique ont d'autres fonctions à remplir, ou ne doivent pas être rangés sur la même ligne que les nerfs de la vie de relation ; mais cette différence n'est qu'apparente. Si l'empire de la volonté ne s'exerce pas sur les parties qui reçoivent leurs rameaux du nerf sympathique, il en est de même pour quelques actes de la vie animale. Pouvons-nous faire contracter à volonté l'estomac ou l'œsophage? cependant ils reçoivent des nerfs cérébraux. Pour ce qui est de la sensation, qui pourrait nier qu'elle n'a pas lieu par l'intermédiaire des nerfs trisplanchiques? Interrogez les malades souffrant de coliques, de dyssenteries, etc. ; il y a certainement perception. Ces distinctions de sensibilité organique et animale sont-elles essentiellement fondées? Assurément non. Nos muscles volontaires sont abreuvés de sang, il s'y fait une circulation et un échange de fluides. Le procédé vital de nutrition s'accomplit sans que nous en ayons la moindre perception. Il s'en faut bien que l'usage des nerfs se borne à la transmission du principe des mouvemens et des sensations ; il préside encore à l'assimilation et à toutes les autres fonctions. On peut dire que l'innervation tient plus ou moins toutes les autres fonctions sous sa dépendance, et qu'il n'y a pas de ligne de démarcation entre le système nerveux cérébral et les nerfs trisplanchniques.

Les anciens ayaient admis des signes distincts des passions. Selon eux, chaque passion avait en quelque sorte son département : le courage occupait le cœur ; la colère, le foie ; la joie, la rate, etc. etc. ; ils appuyaient ce système sur des preuves analogues à celles qu'on emploie trop facilement dans des questions de ce genre, c'est-à-dire sur l'impression que faisait telle passion dans tel organe, sur les désordres anatomico-pathologiques. On voit combien cette manière d'interpréter les faits est propre à induire en erreur.

Selon *Bichat*, les passions sont l'attribut spécial de la vie organique ; mais comme la division que *Bichat* admet est loin d'être rigoureuse, l'application qu'on peut en faire au siége et à l'origine des passions n'est pas plus exacte. S'il est vrai que les affections de

l'âme semblent troubler primitivement le système ganglionique, l'encéphale participe toujours à ce trouble. L'homme physique comme l'homme moral est un ; toutes ses parties se lient : il y a une connexion intime entre les deux systèmes nerveux. Lorsqu'il existe un équilibre tel que l'un n'empiète pas sur le domaine de l'autre, il en résulte une harmonie qui constitue l'état de santé. Mais lorsque cet équilibre si nécessaire est rompu, on voit survenir bien de désordres. Les anastomoses nombreuses qui existent entre ces deux systèmes expliquent les irradiations de douleur et de plaisir, et c'est toujours la grande fonction de l'innervation qui préside à tous ces phénomènes.

Le centre épigastrique n'existe donc point dans le sens que quelques auteurs l'ont entendu. La peur, par exemple, qui, chez la plupart des individus fait sentir à l'estomac une constriction douloureuse, fait éprouver à d'autres une faiblesse dans les jambes qui ne leur permet plus de se soutenir. Faudra-t-il donc dire que chez ces individus le siége de la peur est dans tous les muscles extenseurs des jambes? Une personne, que j'ai pu observer dans tous les rapports de la vie privée, n'apprend jamais une nouvelle triste ou heureuse, ne reçoit aucune émotion vive, sans éprouver presque instantanément des coliques qui l'obligent d'aller à la garderobe... Qu'est-il besoin de rechercher le principe de tant de phénomènes si singuliers? Les observer, analyser les rapports qui les rapprochent et les unissent, est sans doute une marche plus sûre et plus philosophique.

Division des passions en deux classes principales.

Pour apprécier avec plus de facilité les caractères et les effets propres à chaque passion, il est utile de les séparer en deux genres principaux, fondés sur les modifications opposées qu'elles font subir à l'économie. Les unes peuvent être nommées *passions excitantes*, les autres *passions débilitantes*. Les passions excitantes précipitent,

augmentent les mouvemens organiques, les autres les ralentissent et les concentrent. Ainsi la joie est opposée à la tristesse, la colère à la terreur, et ces affections primitives déterminent des effets contraires dans l'économie. En effet, la chaleur vitale s'accroît par la joie, la colère; par la tristesse, la terreur, cette chaleur est refoulée : le froid domine à son tour; les fluides se concentrent, abandonnent la périphérie du corps et se portent vers les viscères. Plus les passions expansives sont vives et promptes dans leur explosion, moins elles sont durables, parce qu'elles se dissipent facilement en s'épanouissant à la circonférence du corps : la joie qui éclate, la colère qui menace, l'amour qui s'enflamme subitement, sont aussitôt évaporés. Au contraire, les passions froides couvent long-temps; tant qu'elles demeurent, elles oppriment l'énergie vitale.

Différences apportées par les âges et les tempéramens.

Puisque le corps est naturellement prompt et bouillant dans la jeunesse, et que l'effort vital se porte à la circonférence, cet âge dispose aux passions gaies, vives et animées qui allument le sang et excitent des maladies aiguës. La jeunesse présomptueuse ne conçoit que des espérances, ne voit que joie; une audace souvent aveugle la porte à tout entreprendre.

La froide vieillesse est dans une condition tout opposée; elle devient plus susceptible des passions qui émanent du défaut de sensibilité. Il s'ensuit de là que la crainte, la tristesse, l'envie, etc., entretiendront des maladies de langueur, triste apanage du dernier âge, et ces affections débilitent encore la puissance vitale qui tend vers sa ruine.

Autant les tempéramens froids, et dans lesquels prédomine le système lymphatique; ou la pléthore veineuse abdominale, comme dans les mélancoliques, sont disposés aux affections qui concentrent; autant les tempéramens sanguins et bilieux, vifs et chauds, sont portes aux affections exhalantes. De même l'habitude des passions

ardentes fortifie autant ces derniers, que les passions froides et concentrées affaiblissent les premières constitutions. En effet, lorsque le chagrin, et les autres douleurs de l'âme, compriment nos facultés, nos membres se flétrissent et diminuent; nous éprouvons de l'anxiété dans toutes les positions; la poitrine oppressée exhale des soupirs. Au contraire, les organes reprennent leur énergie sous l'influence expansive d'une vive allégresse par l'érection de la colère, etc. Les hommes gais ou irrités, les animaux amoureux, soutiennent sans peine les plus grandes fatigues.

Il faut observer aussi d'une manière générale que les maladies vagues et mobiles, comme le rhumatisme, la goutte, les maladies éruptives soit aiguës soit chroniques, éprouvent souvent par l'effet des passions de l'âme des déplacemens métastatiques, plus ou moins graves; que les passions excitantes, qui soutiennent et activent les forces organiques, déterminent plus souvent ces maladies vers les extrémités et les surfaces extérieures, tandis que celles qui affaiblissent l'énergie, en favorisent la rétrocession; que l'action morbide se dirige sur les organes les plus faibles ou les plus irritables, sur ceux qui ont déjà été atteints de quelques maladies, ou enfin sur ceux que l'affection motrice intéresse plus spécialement....

De la joie. Cette passion primitive, qui a différens degrés, ou des nuances, depuis la simple gaîté jusqu'à la plus vive allégresse, est l'une des plus agréables à ressentir, et des plus favorables au jeu de la vie quand elle est modérée. Les causes de la joie sont manifestes. Tout ce qui procure du bien, une satisfaction quelconque au physique et au moral, excite l'hilarité. Un état habituel de gaîté tient presque toujours à l'harmonie des fonctions. Le principe d'expansion vitale, qui fait dès l'enfance développer le corps dans les êtres organisés, est un sentiment spontané de joie, qui dilate les tissus et leur fait aspirer, en quelque sorte, de nouveaux moyens d'accroissement. Autant une joie modérée est salutaire, autant son excès peut devenir fatal. Les auteurs anciens citent plusieurs exemples des effets

funestes d'une joie subite. Parmi les modernes, le surintendant *Fouquet* mourut de joie en apprenant sa délivrance de prison. Le pape Léon X, dit Montaigne, trépassa d'aise en *apprenant* la prise de Milan *qu'il avait ardemment pourchassée.* Ces morts subites sont même assez fréquentes pour que *Galien* ait soutenu *de sympt. caus.*, que la joie extrême était plus dangereuse que la colère.

De l'expression des passions.

Dans toutes les passions, l'expression consiste dans des mouvemens et des changemens involontaires qui s'opèrent dans toute l'habitude extérieure du corps de l'homme, mais qui se font voir principalement sur sa figure; les mouvemens des muscles qui modifient les traits du visage, la couleur qui se répand dans le réseau capillaire de la surface de la peau ; les excrétions qui sortent des canaux excréteurs ou qui s'y arrêtent ; le volume même des parties sont différemment altérés ou modifiés ; tous ces changemens sont autant d'effets sympathiques qui tiennent assurément à des irradiations de l'influence nerveuse, mais dont il serait bien difficile de donner une explication satisfaisante par la connaissance anatomique des distributions nerveuses du plexus facial et de ses connexions. Les parties mobiles du visage sont les muscles et la peau, dont le réseau aréolaire, composé de fibrilles de consistance aponévrotique, est lié aux fibres musculaires par des connexions au moyen desquelles la peau est entraînée dans tous les mouvemens des muscles du front, des sourcils, des paupières, des ailes du nez, des joues, des lèvres, du menton. A cela se joint encore l'action des muscles moteurs des yeux, des mâchoires, des organes de la voix et de la parole.

Ce sont principalement les muscles sous-cutanés qui constituent et modifient les traits de la face. Le caractère de ces traits est dans le rapport de la ligne médiane avec ses parallèles perpendiculaires à cette ligne, sur lesquelles ces parties sont en général disposées ; telles sont les lignes du nez, des yeux, des lèvres et du menton.

Caractères de la joie. Les traits déployés sur la ligne médiane, et une élévation douce de leurs parties latérales expriment la gaîté. Si cette élévation sur les parties latérales, ainsi que le déploiement sur la ligne médiane se font avec vivacité, ils expriment la joie. Les paupières se dilatent fortement, les yeux brillent d'un doux éclat, les lèvres s'entr'ouvrent, leurs commissures se relèvent vers les pommettes, les larmes coulent, tous les traits semblent s'épanouir.

Effets pathologiques des passions.

Des faits multipliés, des exemples qui se retracent tous les jours, attestent l'action funeste que peuvent exercer les passions, et les maladies graves et souvent mortelles qu'elles peuvent déterminer.

Je vais ici exposer les phénomènes pathologiques qu'on peut observer sous l'influence d'un transport violent de joie.

Circulation. Dans les organes de la circulation, les spasmes du cœur produisent les palpitations, les syncopes, les dilatations anévrismales; le cœur fortement excité presse ses contractions; une plus grande quantité de sang arrive au cerveau, et peut déterminer l'apoplexie sanguine; l'apoplexie nerveuse peut être, à plus forte raison, la suite immédiate d'un sentiment subit de joie.

Respiration. Les troubles de la respiration sont tellement liés avec ceux de la circulation, que les uns existent peu sans les autres, et qu'on peut, suivant les circonstances, les regarder ou comme causes ou comme effets. La respiration peut donc être aussi ou accélérée, troublée ou suspendue, et produire les palpitations et les syncopes. Dans la joie, il semble que la suspension de la respiration précède les battemens accélérés du cœur. Le diaphragme est intéressé dans les effets de toutes les émotions fortes, et il modifie la respiration d'une manière très-variable.

Digestion. Les fonctions digestives, par l'influence de la joie, ne

manifestent aucun trouble bien marqué, si ce n'est un sentiment de constriction à la région épigastrique, sentiment qui est tantôt pénible ou voluptueux, selon qu'on est agité par une émotion triste ou agréable.

Exhalation. La transpiration, quand la joie n'est pas trop vive, est plus active ; mais, quand ce sentiment est extrême, le spasme peut arrêter tous les phénomènes de l'exhalation : les excrétions sont involontaires; les sphincters ou relâchés ou vaincus par la force de l'action expulsive, laissent échapper les excrétions ; et, s'il est permis de citer en exemple un des animaux les plus affectionnés à l'homme, le chien qui retrouve son maître, laisse échapper son urine dans les transports de son allégresse.

Locomotion et sensations. Les organes des mouvemens ou exécutent des mouvemens involontaires, qui sont de véritables spasmes, ou suspendent tout-à-coup leur action. Les convulsions, le tétanos, peuvent même succéder à un transport excessif de joie. Les organes des sens sont aussi affectés, les yeux s'obscurcissent, les oreilles tintent, le vertige semble entraîner tous les objets; et, dans l'évanouissement complet qui suit, toutes les sensations se perdent, toutes les facultés se suspendent.

Si le médecin, dans toute maladie, doit savoir à propos exciter des passions favorables, relever le courage du malade confié à ses soins, lui inspirer une douce joie; la prudence doit lui dicter aussi de prevenir toute secousse morale capable d'exalter ou d'abattre le système nerveux, et de modifier d'une manière funeste la marche naturelle des maladies.

De la tristesse. Les passions, comme je l'ai déjà dit, opèrent sur nous deux genres d'actions ; les unes dilatent, excitent ; les autres, au contraire, resserrent, concentrent les mouvemens organiques ; telles sont la tristesse, la peur. Les résultats de la tristesse s'expliquent

très-bien d'après cette tendance à l'oppression et à la concentration, qui est l'effet naturel d'une douleur morale ou physique toujours présente à l'esprit.

Un chagrin violent peut tuer aussi bien qu'un transport immodéré de joie. Quand les soupirs se font jour, quand la nature cherche à soulever ce poids qui opprime la poitrine, quand les larmes peuvent couler et les plaintes s'exhaler, le danger est moindre, il y a de l'espérance pour la vie, et une consolation future. La femme est certainement plus impressionnable que l'homme. Néanmoins son organisation délicate et souple n'est pas aussi douloureusement affectée; les larmes s'échappent et portent un soulagement plus prompt. C'est par la résistance que le cœur se gonfle; aussi ce sont les êtres les moins contrariés, les plus indépendans, comme les rois et les grands, qui succombent aux plus terribles accidens du chagrin. La tristesse profonde est morne, sans pleurs, sans paroles; mais elle suffoque et tue. *Curæ leves loquuntur, ingentes stupent.*

La douleur qui se tait n'en est que plus à craindre.
R.

Indépendamment de toutes les causes morales, si nombreuses et si variées dans la vie sociale, qui produisent la tristesse, il en est qui semblent liées à l'organisation ou à un état pathologique des viscères; il est des hommes qui sont tristes par une disposition malheureuse de leurs organes.

J. J. Rousseau, *Zimmermann* et tant d'autres hommes célèbres en sont de mémorables exemples. Le défaut d'assimilation qui résulte de la débilité des voies digestives, l'hypocondrie, l'âge de décroissement, etc., sont autant de causes de cette pénible disposition de l'âme; et telle est la dépendance réciproque de l'âme, que l'on se ressent toujours du trouble dont l'autre est affecté. Certaines influences climatériques, l'usage de quelques substances narcotiques disposent à la tristesse. Peut-être en ôtant aux Turcs leur opium, en les privant des jouissances faciles qui les énervent et qui les blâsent,

parviendrait-on à les tirer de leur triste apathie. Les excès vénériens, le jeu, toutes les habitudes vicieuses traînent après elles la satiété et la tristesse. Que reste-t-il à ces hommes qui ont tout goûté, tout senti, dont les sens usés ne trouvent plus de charme aux simples plaisirs de la nature? Un dégoût insurmontable de la vie, de l'éloignement pour un monde où rien ne peut plus réveiller leur sensibilité engourdie. Oui, l'abus du plaisir a sans doute fait commettre plus de suicides que les grandes infortunes.

Effets pathologiques de la tristesse.

Circulation. La circulation générale est ralentie, les fluides se concentrent vers les viscères : on prévoit quelles maladies cette concentration des fluides peut développer.

Respiration. La respiration est lente, entrecoupée de soupirs, un sentiment d'oppression se fait sentir vers les poumons.

Digestion. Dans la tristesse, ce sont surtout les organes de la digestion qui éprouvent des troubles notables dans leurs fonctions. On sent vers l'estomac un resserrement douloureux; l'œsophage éprouve une constriction qui rend la déglutition difficile et même impossible, et le peu d'alimens qui parvient à l'estomac est un poids insupportable. Cet état d'anxiété long-temps prolongé a souvent amené les coliques spasmodiques, les squirres, l'hypocondrie, enfin tout le triste cortége des névroses abdominales. Les organes biliaires sont également influencés. N'a-t-on pas vu souvent l'annonce d'une nouvelle fâcheuse, déterminer des vomissemens d'une bile verte, l'apparition d'une ictère, etc.

Exhalation et sécrétion. Les urines sont plus abondantes, mais pâles et aqueuses ; la peau perd sa mollesse et jaunit ; la transpiration est froide ou se supprime ; des diarrhées séreuses ou des constipations opiniâtres se manifestent ; on ressent des frissons le long

de la colonne épinière. Rien n'est plus funeste que les idées tristes dans toutes les maladies, dont elles augmentent la gravité et les progrès ; la tranquillité d'esprit devient au contraire le présage de la guérison et des forces suffisantes de la nature, même dans la peste. Les vieux ulcères, les exutoires, les hémorrhoïdes, toutes les évacuations habituelles, périodiques, peuvent se supprimer sous l'influence d'une affection triste, produire l'œdème, l'anasarque, les diverses sortes d'hydropisies des cavités, etc.; et la nostalgie, particulièrement sur mer, concourt puissamment à développer le scorbut.

Absorption. L'absorption est plus active ; on est plus exposé à contracter toutes les maladies contagieuses.

Assimilation. Il ne répugne pas d'admettre que les fluides et les solides ne puissent se vicier, que le sang n'éprouve une sorte de décomposition, ou que les proportions des élémens qui le constituent ne soient plus du tout dans une mesure propre à entretenir la vitalité des organes. L'atteinte profonde portée au système nerveux accélère le développement de la gangrène dans les blessures ; dans les hôpitaux, et surtout dans les villes assiégées, les chirurgiens militaires ont pu observer les plus terribles épidémies de typhus se développer par la tristesse et la terreur.

Fonctions de relation. On devient rêveur, méditatif; les muscles perdent de leur énergie, le moindre mouvement les fatigue ; les facultés intellectuelles, sans cesse préoccupées d'une idée dominante, deviennnent quelquefois incapables de s'attacher à d'autres idées ; le jugement se trouble, la raison s'obscurcit, et selon le caractère primitif de l'affection ou le degré de sensibilité, une tristesse profonde amène ou la manie ou la mélancolie, ou bien un état plus déplorable encore, une stupidité dont rien ne peut guérir.

C'est ici que, pour combattre ce funeste abattement de l'âme, le médecin doit connaître l'art de lire dans le cœur des hommes; il faut qu'il fasse une étude approfondie de leurs passions; qu'il s'exerce, malgré les dénégations constantes ou une adroite dissimulation, à discerner la vérité dans les réponses d'un malade, qui se déguise souvent à lui-même la nature du poison dont il s'abreuve. Celui dont le savoir ne consisterait que dans des formules, échouerait souvent, tandis qu'il verrait réussir ses efforts en dirigeant habilement les passions. Le médecin consciencieux doit quelquefois se borner au rôle de consolateur, et il lui arrivera, dans sa pratique, d'être plus heureux dans quelques circonstances par la confiance qu'il saura inspirer, que par tous les auxiliaires impuissans de la polypharmacie. Il n'est pas sans doute indifférent de faire concourir en même temps un traitement physique, surtout si la tristesse est la conséquence d'une maladie organique; il faudra la combattre par les moyens appropriés; ce traitement sera basé sur la connaissance et l'étude des antécédens, du genre de vie du malade, des symptômes et des signes qu'il présente, etc.

De la colère. Du grec χολός, bile. La colère est une affection de l'âme, une affection subite que provoque une contrariété ou une offense, et qui est commune à l'homme et aux animaux. La colère est une des passions les plus violentes; ses excès, ses emportemens inopinés font d'un être doux, sociable, un insensé, un furieux; *ira furor brevis.* Les traits de l'homme enflammé par la colère, de la femme la plus jolie, deviennent tout-à-coup hideux, effrayans; la raison s'évanouit, et fait place aux plus aveugles transports. Heureux celui qui, par une longue habitude, un volonté ferme et constante de se vaincre, est parvenu à maîtriser son âme, et à la soustraire à la violence d'un sentiment qui conduit aux plus honteux et aux plus déplorables excès. Nous voyons l'enfant nouvellement né déjà sujet à la colère; ses traits s'altèrent, son visage rougit, devient livide par ses cris immodérés,

qui empêchent le retour du sang veineux en suspendant sa respiration. Des hommes irascibles se mettent souvent en colère contre eux-mêmes, lorsqu'ils ont commis une faute ou fait une action dont ensuite leur raison s'indigne. On voit des hommes se laisser emporter par la colère contre des animaux domestiques, rebelles à leur volonté ou trop peu intelligens pour exécuter les capricieux commandemens de leur maître. Tous les jours un serviteur maladroit excite chez un maître violent des mouvemens de colère, bien distincts de l'impatience qui serait pourtant un sentiment bien plus juste. Combien d'hommes nerveux s'irritent avec transport au spectacle d'une mauvaise action, et, même dans la discussion, à une simple erreur de logique.

Si c'est un être faible qui nous offense, s'il nous est subordonné, si enfin nous sommes maîtres de nous venger à l'instant, les effets de la colère sont plus modérés et moins nuisibles à notre santé. La colère que nous ressentons contre nos gens, des enfans, des personnes d'une condition inférieure à la nôtre, n'a rien de comparable à celle qu'excitent en nous les procédés d'une femme qu'on aime, ceux d'un ami ou d'un égal qui nous outrage. La colère la plus dangereuse est celle qu'il faut concentrer dans son cœur en attendant la vengeance. Le méchant seul peut là méditer en paix et vivre avec ce redoutable ennemi. Offensé par son supérieur, le cœur d'un homme fier sent le besoin d'une vengeance prompte, éclatante, personnelle. Peu d'hommes revêtus du pouvoir sont assez généreux pour en faciliter les voies, ou réparer leurs torts. L'aveuglement de la colère est tel qu'on a vu des hommes se dénoncer eux-mêmes, révendiquer le supplice, contens de périr en faisant d'un ennemi un compagnon d'infortune. La colère des animaux cesse avec le souvenir de l'offense, ou du mal qui l'avait produite. Chez l'homme, cette passion est plus durable, parce que souvent elle tient à la combinaison des idées. Les êtres les plus faibles, les femmes, les enfans, les vieillards, sont naturellement irascibles; mais leur colère s'apaise promptement. Le tempérament est pour beaucoup dans le degré d'intensité de cette passion. L'homme sanguin est plus emporté que colérique.

Les gens bilieux, mélancoliques, nerveux, sont sujets à une colère ardente, profonde, impétueuse; ses efforts sont prompts, et elle peut être suivie des plus graves accidens.

Caractères physiologiques. La physionomie de l'homme en colère éprouve les plus grandes altérations; son teint pâlit et rougit alternativement; les muscles de la face se contractent fortement, et se rapprochent de la ligne médiane en formant une saillie; les sourcils se rapprochent, les yeux étincellent, le front se ride, les lèvres sont appliquées contre les dents, et ramènent leur commissure vers le milieu; les mâchoires se serrent, et un grincement horrible de dents se fait entendre.

Phénomènes pathologiques. Pour déterminer quels phénomènes pathologiques la colère peut entraîner, il faut examiner le trouble qui se passe successivement dans les fonctions de la vie intérieure, et dans celles de la vie de relation. Il est, sans doute, difficile de dire quelles fonctions se troublent primitivement, parce que toute l'économie en est ébranlée à la fois, et que le degré de violence de la passion fait varier beaucoup l'intensité des désordres qui peuvent se déclarer. Voici cependant comment, en général, s'enchaînent les accidens pathologiques qui correspondent à chaque fonction.

Circulation. Le sang se porte d'abord de la circonférence au centre; de là, la pâleur. Il s'opère bientôt une réaction : le cœur se contracte avec énergie; ses contractions plus fortes et plus fréquentes envoient, dans un temps donné, une plus grande quantité de sang au cerveau et à la périphérie du corps. Ce stimulus excite le cerveau qui anime d'une force plus considérable les organes locomoteurs; de là, ces mouvemens déréglés et cette force qui se déploient dans la colère. On concevra facilement que cette activité insolite du cœur et du cerveau puisse produire une foule de maladies dont ces deux organes seront le siége : les anévrismes actifs du cœur et des gros vaisseaux, les

syncopes, les congestions cérébrales, les épanchemens hémorrhagiques, l'apoplexie, la paralysie partielle ou générale, les convulsions, le tétanos, la catalepsie, l'épilepsie, etc.

Respiration. La poitrine se dilate largement, ses mouvemens alternatifs sont comme convulsifs; l'air se précipite et sort plus rapidement que dans l'état ordinaire; plus de sang traverse les vaisseaux du poumon; son tissu s'imprègne d'un fluide peut-être plus chaud que dans l'état normal. On doit craindre pour les organes de cette fonction, les hémophthisies, la pneumonie même.

Exhalation. La peau devient plus chaude; son réseau capillaire s'abreuve de plus de fluides; elle est plus disposée aux inflammations et à s'affecter par les sympathies dont elle jouit avec les organes gastriques, l'estomac, le foie, etc.

Sécrétions. Les sécrétions offrent de grands changemens, soit dans la quantité des fluides sécrétés, soit dans leurs qualités chimiques et leurs propriétés vitales. Les fièvres bilieuses, l'ictère, les affections érysipélateuses appartiennent au trouble de cette fonction.

Digestion et nutrition. Comme la colère est une passion qui ne peut pas être permanente, les fonctions digestives et nutritives ne sont pas dérangées aussi directement que les autres fonctions; cependant l'estomac et les intestins doivent partager l'état d'irritation de l'organe hépatique; la présence d'une bile acre pourra donner naissance aux embarras gastriques et intestinaux, etc., etc.

La colère étant souvent une maladie, nécessite un traitement comme toutes les autres affections. Les personnes qui sont sujettes à cette passion, doivent éviter toutes les occasions qui peuvent la développer chez eux; leurs amis, leurs proches éloigneront d'eux toutes les causes capables de mettre leur irascibilité en jeu. Il faut calmer le colérique au physique et au moral. A l'homme robuste, il sera

souvent prudent de céder ; c'est le seul moyen de désarmer son courroux, injuste ou légitime. Un procédé tout contraire réussit chez les êtres faibles, les femmes, les enfans ; la menace leur impose, et abat leur colère ; c'est en leur parlant avec sévérité qu'on les réduit à un état plus calme.

On administrera des bains tièdes après les paroxysmes ; la saignée est quelquefois indiquée chez les plethoriques. L'humidité, le froid sont très-nuisibles après l'accès. Les boissons calmantes, antispasmodiques sont très-appropriées.

Il arrive que les femmes en couche deviennent irascibles ; on écartera avec soin tout ce qui peut troubler la sérénité dont elles doivent jouir ; une hémorrhagie mortelle peut succéder à leur colère. Dans ce cas, l'emploi des antispasmodiques alliés aux narcotiques devient urgent. Une suppression non moins fatale des lochies a été souvent déterminée par la colère : il est important de lui opposer un traitement actif. Les sangsues à la vulve, les pédiluves excitans, les lavemens stimulans, les fomentations émollientes sur le ventre, sont spécialement indiqués.

Des hommes disposés par tempérament à la colère ont été entraînés par une mauvaise éducation, ou par l'habitude de commander à des êtres grossiers. Les progrès d'une éducation sage auraient arrêté ce penchant dangereux. Il n'est point de penchant que l'éducation ne sache subordonner, si elle ne l'étouffe pas.

Dans certaines affections nerveuses, nous éprouvons, à la moindre contrariété, des colères funestes, dont le moindre danger est de détruire en un instant les bons effets du traitement. Ici, il faut flatter les idées du malade, l'attendrir, et surtout l'isoler des agens de sa colère.

L'antiquité nous offre d'admirables exemples de modération : Socrate ; Auguste, dont la clémence a inspiré à Corneille le plus beau monument d'éloquence et de poésie :

> Je suis maître de moi comme de l'univers,
> Je le suis, je veux l'être. . . . .
>
> CIN. C.

De la terreur. La terreur est une affection débilitante. Les causes morales sont très-variées ; je vais seulement indiquer les causes prédisposantes qui dépendent de la susceptibilité des organes.

Ce sont principalement les femmes délicates, les hommes faibles dont la prudence va jusqu'à la pusillanimité, des vieillards, des littérateurs accablés de veilles et de travaux, qui sont, en général, plus facilement frappés de terreur. Si quelquefois on voit une ame ferme et courageuse dominer un corps faible ou malade, il est vrai le plus souvent de dire que le courage est, comme la force, le résultat d'un corps robuste et de la vigueur de l'âge.

Rien ne dispose plus à la peur que les maladies chroniques qui minent sourdement l'économie, comme l'hypochondrie, etc., etc. Plus un être se sent appauvri de sang, exténué de diète, de travaux de corps et d'esprit, plus il est usé de vieillesse ou naturellement faible de corps, telles que les femmes, les individus énervés de jouissances ; plus de tels êtres deviendront pusillanimes. Voyez combien l'homme peureux a de désavantages auprès de l'homme de courage ; s'il règne par exemple des maladies épidémiques, l'inquiétude s'empare aussitôt de l'homme pusillanime, il voit partout la contagion.

Aussi, dans cet abattement profond que causent les chagrins et la terreur, éclatent les maladies les plus funestes, les fièvres pernicieuses, les typhus, etc., etc. Comme la tristesse, la terreur concentre les forces et le sang vers les viscères ; ce sont donc les organes de la circulation qui doivent éprouver les modifications les plus fréquentes. Combien de témoignages de cette vérité n'a-t-on pas recueillis pendant le cours de nos discordes civiles.

Caractères physiologiques. Quand on est frappé d'une terreur subite et profonde, les traits sont fortement tirés en haut, les yeux semblent s'enfoncer dans leur orbite, la pupille se cache en partie sous la paupière inférieure, et la sclérotique se découvre supérieurement ; les muscles épicraniens se contractent, et ramènent la peau du front vers

le sinciput ; les cheveux se hérissent et donnent une expression effrayante à la physionomie.

Effets pathologiques. — Fonctions cérébrales. La terreur peut faire mourir tout à coup ; alors une atteinte profonde a été portée au système nerveux, son action a été subitement épuisée. L'homme, frappé comme d'un coup de foudre, perd instantanément le sentiment de la vie ; s'il se relève, il peut arriver qu'il reste dominé par la terreur ; son imagination n'enfante plus que des chimères effrayantes. Le célèbre *Pascal* en est un exemple frappant. Quel triste cortége de névroses peut suivre la terreur ! Je ne répéterai pas ce que j'ai dit ici en parlant de la tristesse ; j'observerai seulement que les maladies se manifestent plus rapidement sous l'influence de la terreur, parce que cette passion agit sur l'organisme avec plus de promptitude que la tristesse.

Il est nécessaire de faire concourir le traitement moral et physique. Le langage élevé de la philosophie, qu'on peut tenir aux hommes courageux, n'est pas à la portée de tous les esprits et de tous les caractères ; il faut savoir proportionner l'aliment à la faculté digestive, et ne pas donner aux enfans le pain des forts. Que le médecin agisse avec précaution et douceur ; qu'il caresse, en quelque sorte, un esprit accablé sous les coups de la fortune ou sous le poids de vaines frayeurs : tromper par d'innocens artifices la crédulité d'une imagition malade, est souvent ce qu'il y a de mieux à faire. Pourquoi aussi est-on assez imprudent pour assiéger de fantômes l'imagination vive des enfans ? les monstres qu'on s'attache maladroitement à leur représenter, les poursuivent jusque dans leur sommeil. Quelle funeste habitude que de faire des récits lamentables à cet âge, où la raison trop faible ne peut pas faire équilibre aux impressions désagréables et dangereuses !

HIPPOCRATIS APHORISMI.

(*edente* LORRY).

I.

Si metus et tristitia multo tempore perseverent, melancholicum hoc ipsum. *Sect.* 6, *aph.* 23.

II.

Deliria, cum risu quidem accidentia, securiora; cum studio verò, periculosiora. *Sect.* 5, *aph.* 53.

III.

Hydropicis ulcera in corpore orta non facilè sanantur. *Sect.* 2, *aph.* 1.

IV.

Somnus, vigilia, utraque modum excedentia, malum. *Sect.* 2, *aph.* 3.

V.

Lassitudines sponte obortæ morbos denuntiant. *Ibid.*, *aph.* 5.

VI.

Ubi somnus delirium sedat, bonum. *Sect.* 7, *aph.* .